une belle pièce de vers, etc., comme nous disons : voilà un beau ciel, une belle nuit, un beau site, un beau fleuve, une belle personne, un beau cheval, etc. ? — C'est donc la beauté qui est la source des jouissances artistiques. Et cela ne doit pas nous surprendre, puisque l'art n'est en grande partie qu'une imitation de la nature. Que fait le sculpteur, sinon reproduire la figure humaine, le corps de l'homme et celui des animaux ? Que fait le peintre, sinon peindre la nature entière, paysages sites, hommes, animaux ? La poésie est aussi une sorte de peinture, la musique trouve dans la nature bien des harmonies à reproduire et même des chantages à imiter. N'en connaissez-vous pas ?

— Le rossignol, par exemple.

— Si, dans la nature, le beau et l'utile sont étroitement unis, ne retrouve-t-on pas quelque chose de cette union soit dans les métiers, soit dans les arts ? En d'autres termes, les arts qui veulent surtout nous être agréables, ne sont-ils d'aucune utilité ? Et les métiers, qui nous sont surtout utiles, n'ont-ils pas aussi un certain genre de beauté ?

— Oui, Monsieur, les arts sont utiles à ceux qui les exercent.

— Cela va sans dire, puisqu'ils les nourrissent ; nombreux sont ceux qui vivent des arts : musiciens, peintres, dessinateurs, sculpteurs, architectes, et tant d'autres, sans compter ces pauvres petits musiciens ambulants, auxquels nous donnons quelques sous en retour d'une chansonnette ou d'un air de violon. Mais les arts ne sont-ils pas utiles à ceux aussi qui ne sont point des artistes. La musique, par exemple, la musique militaire...

— Elle aide les soldats à marcher.

— Oui, elle entraîne, elle enlève les régiments.

... Le crayon du dessinateur...

— Il nous aide à comprendre l'histoire, en illustrant nos livres.

— C'est cela ; en retraçant les scènes, les monuments historiques, en faisant revivre sous nos yeux les hommes célèbres. Et la poésie ?

— Elle nous aide à apprendre.

— Et à retenir ; car sous la forme du vers, grâce au rythme, grâce à la rime, les beaux sentiments, les belles pensées s'impriment profondément dans la mémoire. Voilà déjà bien des services ; cependant il en est d'autres encore plus grands, quoique d'un autre genre.

— Je ne les vois pas.

— Sans être ni musicien, ni peintre, ni sculpteur de profession, ne peut-on cultiver les arts ?

— Sans doute, Monsieur.

— Pour un musicien de profession, il y a trente, quarante personnes qui cultivent la musique, qui apprennent à jouer de divers instruments ; est-ce que cela ne leur sert à rien ?

— Si, Monsieur ; cela les distrait, les amuse, les délasse.

— Ce qui est vrai de la musique, l'est tout autant du dessin, de la peinture. Bien des personnes dessinent et peignent pour leur plaisir sans être ni peintres ni dessinateurs. Mais combien sont plus nombreux encore ceux qui ne sont ni des artistes, ni des amateurs, et qui pourtant prennent plaisir à entendre de la musique, à voir des tableaux, des gravures ? que sera-ce de la poésie ?

combien un grand poète comme la Fontaine, comme Corneille, etc., compte-t-il de lecteurs ? quels services immenses ces hommes, et par conséquent leur art, ne rendent-ils pas à l'humanité ? Ils nous charment, ils nous préservent de l'ennui, ils nous consolent de nos chagrins, ils nous procurent les plus douces, les plus pures jouissances. Vous voyez donc combien est grande et grossière l'erreur de ceux qui traitent les arts d' *inutilités*, et que pour ne pas être utiles à la façon d'un habit, d'un chapeau ou d'un soulier, les tableaux, les airs de musique, les morceaux de poésie sont pour l'homme des ressources singulièrement précieuses. Mais voyons maintenant si ces objets eux-mêmes, d'une utilité toute banale, n'ont pas aussi quelque rapport avec la beauté, et si les métiers qui nous les fournissent sont tout à fait étrangers à l'art.

IV

— Ne faites-vous aucune différence entre des sabots et des bottines ? entre une grosse paire de souliers ferrés et une paire de bottes fines ?

— Pardon, Monsieur.

— Et quelle différence ?

— Les premiers sont plus lourds, plus grossiers ; les autres plus élégants ?

— Parmi les habits ne retrouve-t-on pas la même différence, et plus sensible encore ?

— Oui, Monsieur, il y a les habits communs, les habits de tous les jours, ceux qu'on met pour le travail, et les habits des dimanches et des fêtes.

— Ainsi pour nos chaussures, pour nos vêtements, nous ne voulons pas seulement qu'ils nous tiennent chauds, qu'ils nous soient utiles, nous voulons aussi qu'ils soient beaux à voir. Nous disons : " j'ai acheté une belle paire de souliers, un joli chapeau ; je me suis fait faire un bel habit. " Et si cela est vrai pour les hommes, c'est encore plus vrai pour les femmes, qui tiennent à relever leur beauté naturelle par la beauté de leurs ajustements ; de là la toilette, la parure, et avec les beaux vêtements, les bijoux, bagues, bracelets, colliers, boucles d'oreilles, etc.

— Si des vêtements nous passons aux outils, aux instruments, à la vaisselle, aux meubles, partout nous retrouvons le même goût, le même besoin, les mêmes exigences ; il ne nous suffit pas qu'un objet soit commode, il faut qu'il soit agréable, qu'il plaise aux yeux. Et dans les habitations ?

— Il en est de même ; on ne se contente pas d'une maison commode, on la veut agréable, jolie.

— Et si elle n'est pas jolie, on cherche, on s'ingénie à l'embellir ; on plante au pied des ceps de vigne ou des plantes grimpantes qui en couvrent la façade ou du lierre qui en tapisse les flancs ; on met des pots de fleurs sur le bord des fenêtres, que sais-je ! Et au dedans, c'est bien autre chose ; on tapisse les murs, on y suspend des images, des tableaux ; on orne les cheminées de pendules, de vases, de statuettes. C'est peu que la maison nous abrite du vent, du froid, de la pluie, de la neige, il faut qu'elle charme les regards.

Ainsi tout ce qui sert à notre usage, depuis l'outil le plus simple jusqu'à l'habitation, on l'embellit, et ce qu'on ne peut embellir, on le